

André-Marcel ADAMEK



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Frank ANDRIAT

2002

**Il a publié peu de livres,
mais chacun de ceux-ci
est d'une rare qualité.
Romancier et conteur,
André-Marcel Adamek
s'inspire du monde des simples,
de l'univers des solitaires.
Sensibles, intransigeants avec la vérité
et avec eux-mêmes, ses héros
sont avant tout humains,
proches du quotidien et de la nature.
Peu d'écrivains savent,
aussi bien qu'Adamek,
dire les couleurs de la vie,
et ceci, dans un style
net, imagé et réaliste.**

Biographie

André-Marcel Adamek a atterri le 3 mai 1946, à Gourdinne, petit village de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Il a deux sœurs. Son père, flamand, est ouvrier aux chemins de fer et sa mère, normande, est fille de marin.

En 1962, ses parents se séparent et la famille se disperse. Adamek est livré à lui-même à l'âge de seize ans. Il poursuit ses humanités à l'Athénée de Braine-l'Alleud, mais il les abandonne bientôt pour aller en Provence où il espère rencontrer Jean Giono. Il vagabonde en France et en Italie avant de revenir à Nieuport où il élève des chiens. Il travaille quelque temps comme steward sur la malle Ostende-Douvres et publie des poèmes dans différentes revues.

En 1963, il installe une imprimerie à Schaerbeek et, en 1964, il rencontre Ingrid. 1965 voit la naissance de leur premier fils et la publication de *L'Arc-en-cœur nocturne*, son premier recueil de poèmes. Il publie, la même année, des nouvelles dans *La Dernière Heure*.

En 1966, il quitte Bruxelles pour l'Ardenne. Il y installe une fabrique de jouets et une boissellerie. Il y invente la crèche parlante et le porte-bouteilles superposable. Un second fils naît en 1968 et, en 1970, il publie *Oxygène*, un premier roman. Il installe une nouvelle imprimerie à Namur, à la même époque.

Le Prix Rossel couronne *Le fusil à pétales* en 1974. Le roman est traduit en tchèque en 1977, année où *La Hyde*, conte fantastique pour la télévision, est diffusé par la RTBF, qui lui commande l'année suivante *Les treize femmes de Colin*, une série de téléfilms avec Robert Delieu.

En 1982, il abandonne son imprimerie et migre en Haute Ardenne pour élever des chèvres, peindre et écrire. L'année suivante, il publie ***Un imbécile au soleil*** et débute ses activités de nègre. A l'occasion des 24 heures du Livre au Mans, la Ligue française de l'Enseignement lui attribue le Prix Jean Macé pour le roman en 1984. Il collabore à la revue *Trousse-Livres*.

Le groupe *Identités 21* adapte ***Le fusil à pétales*** en théâtre musical en 1985 et, l'année suivante, Adamek revient vers Namur où il fonde une maison d'édition ésotérique. Il y publie jusqu'en 1989 plusieurs titres à succès sous différents noms d'emprunt.

Enfin, Adamek retourne s'installer dans un petit village d'Ardenne, aux confins de l'Aisne, et y vit avec Ingrid, sa compagne de toujours. Il publie successivement ***La couleur des abeilles, Le maître des jardins noirs, L'oiseau des morts*** (Prix triennal du roman de la Communauté Française), ***La fête interdite*** et ***Le plus grand sous-marin du monde*** (Prix du Parlement).

Sans cesser d'écrire, il fonde une maison d'édition spécialisée en littérature régionale et en poésie qui rencontre l'estime de la presse et quelquefois de grands succès en librairies, comme avec ***La Glèbe*** d'Albin Georges Terrien ou ***Le plaisir de dire*** de Robert Delieu.

Bibliographie

- ***L'Arc-en-cœur nocturne***, poèmes, Livre du Temps, 1965.
- ***Oxygène ou les chemins de Mortmandie***, roman, La Francité, 1970.
- ***Le fusil à pétales***, roman, Duculot, 1975. Prix Rossel 1974, rééd. Labor, coll. Espace Nord, 1997.
- ***La Hyde***, conte fantastique pour la télévision, 1977.
- ***Un imbécile au soleil***, roman, Luneau-Ascot, 1983. Prix Jean Macé 1984.
- ***La couleur des abeilles***, roman, Bernard Gilson Editeur, 1992.
- ***Le maître des jardins noirs***, micro-roman, Bernard Gilson Editeur, 1993, rééd. 1995 et 1998.
- ***L'oiseau des morts***, roman, Prix triennal de la Communauté Française 1997, Bernard Gilson & Le Castor Astral, 1995, rééd. Bernard Gilson, Bruxelles, coll. Micro-roman, 1997 & 1999.
- ***La fête interdite***, roman, Bernard Gilson & Le Castor Astral, 1997, rééd. Castor Astral 1998, Libris Grands Caractères 1998, Bernard Gilson, coll. Micro-roman, 1999, 2000.
- ***Le plus grand sous-marin du monde***, roman, Bernard Gilson & Le Castor Astral, 1999, Prix du Parlement de la Communauté Française 2000, rééd. Bernard Gilson, coll. Micro-roman, 2001.
- ***Retour au village d'hiver***, Éd. Labor, coll. *Espace nord zone J*, Bruxelles, 2002.

Dans la collection Les maîtres de l'imaginaire à la Renaissance du Livre, 2000, sous le titre ***Oeuvres choisies***, réédition du ***Fusil à pétales***, d'***Un imbécile au soleil*** et de ***La couleur des abeilles***.

Traductions en tchèque, en grec, en arménien, en vietnamien et en bulgare, traductions en cours en néerlandais, en allemand, en américain, en ukrainien, en yougoslave, en roumain, en letton.

Texte et analyse

Le narrateur de *Un imbécile au soleil* veut sauver la tribu d'indiens-amis qui sont victimes d'une épidémie. Pour cela, il doit se rendre, à pied, à la ville, de l'autre côté des montagnes. Personne ne connaît le chemin exact à parcourir. Épuisé, il avance en terrain inconnu.

La meilleure méthode est celle qui consiste à regarder le bout de ses souliers. Quatre-vingt-quatre. Quatre-vingt-cinq. Marcher obstinément en comptant chaque pas posé sur la croûte dure et poreuse du sol. Surtout ne pas lever les yeux au ciel, cet embrasement de jaune vif qui crève la prunelle et allume sous le crâne des clignotements insupportables. Cent douze. Cent treize. Aboutir à mille et puis recommencer. Le paysage est encore plus épouvantable que je l'ai imaginé. C'est un immense lac de lave morte où gisent des débris de montagne. Il n'y a pas une seule touffe d'herbe ni même l'ombre d'un cactus et le ciel est vide d'oiseaux. La roche nue se recroqueville comme une grande bête brûlée. Elle craque et gémit sous la poussée impitoyable de l'espace. Impossible de marcher droit. Il faut contourner les innombrables crevasses, fêlures, ébrèchements. Cent cinquante. De lentes fumées s'échappent des cratères dispersés. Elles ondulent sur la pierre et prennent la forme fugace d'un serpent, d'une danseuse, d'un poisson. Parfois, ces silhouettes nébuleuses se détachent et viennent vers vous. Alors, elles vous frôlent, vous caressent, vous enrobent tout entier dans une âcre vapeur qui sent le soufre et le papier brûlé. Deux cent dix-sept. L'aiguille de la boussole tremble sur la rose des vents et darde sa petite langue pointue vers le nord. Je n'arriverai jamais plus à mille. A trois reprises, j'ai essayé de m'asseoir pour souffler un peu. Mais la chaleur de la pierre est telle qu'elle traverse l'étoffe et attaque la peau. Il n'y a pas moyen de rester assis plus de vingt secondes. Les semelles de cuir deviennent molles, fondantes et le pas élastique se fait plus court. Trois cent quarante. Je voudrais bien enlever ma chemise qui est toute visqueuse et me la coller en boule sur la tête. Mais il me reste assez de bon sens pour résister à cette étrange

tentation. Ce désert n'en finira jamais. Tenir encore deux heures, que le soleil dégringole vers le couchant, que les rochers donnent un peu d'ombre. Un autre dénivellement droit devant, cinq ou six mètres, trop risqué à franchir. Contourner encore, deux cents pas de plus pour des prunes. Oh, Maïké, si tu savais! Mais voici qu'au détour de la faille, brusquement, la matière se métamorphose. Le sol est plus tendre et recouvert d'une poudre fine et soyeuse. Du sable! Je vais pouvoir creuser un petit trou, m'asseoir quelques minutes, apaiser ces élancements terribles qui me raidissent les jambes. Six cent douze. Ai-je le droit de m'arrêter avant mille? Encore trente pas, peut-être quarante et je tomberai sur les genoux. L'eau clapote doucement dans l'outre en peau de chèvre. Surtout ne pas boire maintenant. Sept cents. Je tiens toujours, je résiste! Cette nuit sera la plus belle où je m'assoupirai sous les ardentes constellations. Je me ferai un lit de sable, avec un oreiller, et je boirai toute une moitié d'outre. Sept cent cinquante et je demeure! Je n'ai plus de jambes, plus de pieds. Mon tronc flotte à un mètre du sol, emporté par une sorte de bulle. Les clameurs de la tribu vibrent dans la lumière. Balobé se redresse, radieuse et le front sec. Fouhéré agite des grelots de cristal. Mille. Dix mille! Cent mille! Ecartez-vous, montagnes! Fuyez, soleils de feu! Chacun de mes pas fait trembler la terre. Je suis l'envoyé de Maïké, celui qui porte l'espérance de tout un peuple.

(Un imbécile au soleil, p.168-170)

Idée générale et structure

L'auteur nous fait la description de la progression épuisante du héros à travers un paysage sauvage et désolé où règne une chaleur insupportable. Le texte est rythmé par le décompte des pas que le narrateur fait au fur et à mesure qu'il avance dans sa traversée du désert qui le transformera en porteur d'espérance.

Commentaire suivi

Dès la première ligne, nous sommes plongés dans le vif de l'action: celle-ci consiste à marcher *obstinément*, note l'auteur, vers un but qui n'est pas encore précisé. La présence des chiffres 84 et 85 indique au lecteur que le héros n'est pas au début de son action et qu'il a déjà souffert pour arriver où il en est.

Nous apprenons rapidement la cause des difficultés du héros: Adamek présente le soleil comme un *embrasement de jaune vif qui crève la prunelle et allume sous le crâne des clignotements insupportables*: une métaphore qui en dit long sur les effets provoqués par la chaleur.

Les chiffres 112 et 113 nous permettent de faire un saut dans le périple du héros. Nous ne savons toujours pas où il va, mais l'auteur précise, avec une certaine ironie, qu'il doit *aboutir à mille pas et puis recommencer*. Le but de la marche est inconnu et le temps que durera la souffrance du héros n'est pas précisé davantage. Adamek crée ainsi un suspense qui nous donne envie d'en savoir plus.

Suit une description du paysage dans lequel le héros peine. C'est un lieu de désolation. Les termes utilisés par Adamek le démontrent mieux que tout commentaire: mort, gésir, débris, vide, nu, brûlé, craquer, gémir, crevasses, fêlures, ébrèchements...

Le chiffre 150 nous ramène au coeur du texte, à son objectif central qui est l'aboutissement de la démarche du héros. Ensuite, nous revenons au paysage et, plus précisément, à un aspect de celui-ci. La seule forme de vie de ce lieu désolé est présentée par des fumées ensorceleuses qui *enrobent* et qui déroutent le marcheur. Le seul point de repère de celui-ci est sa boussole, mais, malgré elle et le chiffre 217 qui indique nettement sa progression, on sent poindre un sentiment de découragement. Alors qu'il ne l'avait utilisée qu'à une reprise auparavant, l'auteur emploie la première personne du singulier et nous permet ainsi d'entrer en relation directe avec le narrateur-héros qui exprime clairement son problème: le sol est aussi chaud que le ciel. Il ne peut pas s'asseoir, il n'a pas d'autre solution, il faut marcher, marcher *obstinément* comme il le précisait tout au

début du texte. Le chiffre 340 qui apparaît ici montre que le héros s'obstine effectivement et que, malgré des tentations (qui peuvent être interprétées comme une allusion indirecte aux tentations de Jésus au désert), il conserve son bon sens et le but qu'il s'est donné.

Le lieu désolé est enfin nommé : c'est un *désert*. Du fait qu'il ne peut trouver de solution à sa difficulté dans cet espace, le narrateur cherche ailleurs, dans le temps, et précise le nombre d'heures qu'il lui faudra encore tenir avant la tombée du jour. Suit un nouvel avatar et, juste après, une exclamation *Oh, Maïké, si tu savais!* qui identifie davantage le narrateur-héros qui, après avoir déclaré *Je* quelques lignes plus haut, donne une information sur son entourage. Qui est cette Maïké? L'intérêt de la lecture est relancé par une information, banale, au premier abord.

Et voici, à nouveau, le martèlement des chiffres. 612, 700, 750! Le texte s'accélère. Le héros fait de plus en plus souvent référence à lui, aux sensations qu'il éprouve. Apparaissent tout à coup de nouveaux personnages : Balobé, Fouhéré, ceux de la tribu qu'il est en route pour sauver. 1000, 10000, 100000 : le texte se termine en apothéose. Les pas réalisés par le héros font maintenant *trembler la terre* : transformation radicale si l'on compare avec le début de l'extrait où il s'agissait de ne pas s'écrouler *sur la croûte dure et poreuse du sol*. L'homme en difficulté s'est transformé en héros, en porteur d'espérance, en envoyé qui peut écarter les montagnes et faire fuir les soleils.

Nous remarquerons la précision avec laquelle Adamek réussit à transformer son personnage. Toute une série de détails de son cheminement le précisent, l'ensemble étant rythmé par le martèlement des chiffres qui rappellent où il en est. La description d'une simple traversée de désert peut prendre une connotation initiatique et amener le lecteur à un sentiment d'émerveillement face à cet homme qui, placé dans une situation difficile aux limites de l'absurde, réussit à force de volonté et de courage à se transformer en un être de lumière, en un porteur d'espérance.

Le style d'Adamek est simple. Les mots utilisés sont précis sans être recherchés et savants. Certaines expressions populaires (*deux*

cents pas de plus pour des prunes, le soleil dégringole) pimentent l'ensemble et le rendent vivant et tonique. L'utilisation des métaphores colore l'histoire et permet au lecteur de lui trouver une dimension de rêve. L'ensemble est savamment rythmé par les adjectifs numériques qui additionnent le nombre de pas du héros. Ces courts éléments adjectivaux ou nominaux placés entre des développements plus descriptifs cassent la monotonie et donnent du sel au texte. Adamek propose ici toute une recherche rythmique de la phrase et il réussit à la «faire passer» simplement, sans fioriture et lourdeur. Bref, un extrait musical, vif et précis qui raconte une histoire remplie de petits événements qui mettent l'eau à la bouche sans détourner le lecteur de l'objet principal la quête du narrateur, sa traversée du désert qui lui permettra de se transformer en héros, si pas aux yeux des autres, au moins aux siens propres.

Extraits

Le narrateur, seul dans la nuit, se trouve aux prises avec un hibou fantastique.

Et, tout à coup, sans prévenir, à deux pas de moi, un hibou s'est mis à crier comme un écorché. Je m'y attendais tellement peu que j'ai fait un bond en avant, en plein dans une flaque. Tout éclaboussé, je me suis retourné vers le hibou qui perchait sur un saule.

– Va-t-en, volatile! que je criai, furieux.

– Hou.

Son hululement contenait une sorte de pitié. Il avait l'air de me dire, l'oiseau : « Reste pas ici, malheureux, tu es triste à regarder avec ta vieille pétoire et tes bottes qui prennent l'eau... »

Les globules jaunes de ses yeux me fixaient en clignotant.

– HOU clic clic clic... HOU clic clic clic...

Écœuré, j'ai cherché une pierre, un bout de bois, n'importe quoi pour lui lancer à la figure. Mais il n'y avait rien par terre que de la boue et de l'eau. Alors, j'ai épaulé mon fusil. J'avais son bec crochu en plein dans le viseur.

– Va-t-en, sac à plumes!

– Hou.

– Tu vas t'en aller, dis, fumier!

Comme il n'arrêtait pas de me narguer, je lui ai envoyé mes deux cartouches de 8 dans la façade, coup sur coup.

D'ordinaire, ce n'est pas mon genre d'ouvrir le feu sur les oiseaux de nuit. Je respecte aussi bien le petit duc qui fait des ravages dans les mulots que l'effraie avec son cri terroriste. Mais ce hibou-là, qui s'en prenait à moi-même avec des yeux comme des vessies soufflées à l'huile, ce hibou-là qui se moquait de ma déconfiture en pleine nuit, je pouvais pas le supporter.

Quand la fumée s'est dissipée, j'ai regardé par terre, au pied du saule. Je m'attendais à y voir mon hibou haché menu, à moitié englouti dans la boue. Eh bien non, rien! Plus rien sur la branche, plus rien nulle part. De si près, c'était pas croyable de l'avoir raté. Je me mis à parler tout seul :

– S'il s'était envolé, je l'aurais vu, tout de même. Peut-être bien que j'ai tiré de trop près et que l'oiseau a éclaté...

Je n'étais pas convaincu. Quand, soudain, sur un autre saule, à vingt pas de moi, j'aperçus la même silhouette, l'oeil clignotant, lumineux comme une ampoule.

– Hou.

Je n'ai même pas essayé de comprendre. J'ai rechargé mon fusil sans réfléchir. Deux coups encore, partis tout droits en gerbes rouges. La même comédie : l'oiseau volatilisé, même pas une plume qui tombe, rien, le vide absolu, l'espace. Je pensais bien devenir fou. De grosses gouttes de sueur me coulaient dans le milieu du dos.

(Le fusil à pétales, p. 12- 13.)

Les Indiens, amis du narrateur, ont été victimes d'un tueur fou qui a détruit leur village. Après la mort de celui-ci, les choses rentrent dans l'ordre...

Après les funérailles, je suis resté quelques jours encore au village. Au début, j'ai voulu les aider à remettre les huttes debout. Mais ils possédaient pour la construction une technique tout à fait particulière et, malgré ma bonne volonté, je mettais la pagaille dans leurs travaux. Ils essayaient de m'expliquer, avec une patience infinie, comment ils arrivaient à dresser des échafaudages de trois étages, parfaitement verticaux, en assemblant les tronçons de bambou sans liane ni raphia. C'était vraiment une science leur manière d'ériger. Il fallait pour y réussir un sens inouï de l'équilibre. Moi, aussitôt rassemblées, mes cloisons s'effondraient comme des châteaux de cartes. Je n'étais pas doué pour ces constructions

insolites. Je manquais d'instinct. J'ai préféré les laisser se débrouiller entre eux et je me suis occupé du ravitaillement. J'étais le seul à chasser pour toute la tribu. Chaque soir, je ramenaient des cochons, des chèvres naines et des toucans. A part les singes, tout ce que je rencontrais dans la forêt de plus ou moins comestible était fusillé impitoyablement. Notre nourriture, à défaut d'être abondante, était infiniment variée. On dévorait tout en silence autour des feux. On a même mangé du pélican, toute une famille que j'avais surprise dans l'embouchure, endormie sur les berges. Et si les femelles avaient une chair tendre et poivrée, les mâles, par contre, étaient comme taillés dans l'ivoire. On leur grignotait seulement les muscles du dos. Les cuisses étaient tellement noueuses, blindées pour ainsi dire, qu'on se cassait les dents dessus. Alors, discrètement, on repoussait les morceaux dans les braises. Ils noircissaient en faisant énormément de fumée. C'était un bien triste gaspillage.

Quand le village a été entièrement reconstruit, je ne me suis pas attardé davantage. Ça devenait dangereux, cette manie que j'avais de m'installer parmi eux pour un oui ou pour un non. Je sentais bien que ma présence dans la tribu bouleversait un ordre établi. Ils prenaient de mauvaises habitudes. Ils modifiaient leur comportement et ça pouvait créer des troubles graves dans leur mode de vie. Par exemple, quand ils me voyaient tuer un lapin d'un seul coup de fusil à plus de soixante mètres, ils auraient bien jeté leurs sarbacanes dans les fougères. Ils se sentaient ridicules avec leurs minces tuyaux à fléchettes. Ils se dégoûtaient de plus en plus de la chasse. Et puis aussi, ils ne voulaient plus demeurer entièrement nus. Ils commençaient à se nouer des tutus de palmes autour de la taille. Ils se tressaient des chapeaux.

Il était temps que je m'en aille.

(Un imbécile au soleil, p.94-95)

Malcolm Marloch est en route pour Courdes, un village d'artistes. Sur son chemin, il demande asile à un curé qui le reçoit en un long monologue enthousiaste de plusieurs pages.

– *Des années que ça ne m'était plus arrivé! Un pauvre! Et artiste encore bien. Et perdu! C'est la Providence qui a guidé vos pas jusqu'ici. Installez-vous, racontez-moi votre voyage, racontez-moi tout. Mais j'y pense, vous devez être mort de soif, mon pauvre fils. Et de faim j'imagine. Un vrai pauvre, enfin! Que diriez-vous d'un petit cordelais rosé bien frais? Asseyez-vous là, je vous en prie, et daignez me pardonner pour tout ce désordre. Mon Dieu, un pauvre! C'est à vous cette charrette? Remarquez, beaucoup de voyageurs ne trouvent pas le chemin de Courdes, il faut être du pays. Heureusement, je dispose d'un congélateur pour les provisions, avec tous ces oranges! Vous allez pouvoir manger tout ce que vous voulez. J'ai du lapin, des canetons, des saucisses. J'ai de la raie et des gâteaux aux mûres. Vous le voulez bien frappé le cordelais? Installez-vous plutôt ici, près de la fenêtre, vous allez vous blesser contre l'étau. Ah! ce désordre! J'ai aussi un beau gros dindon, si vous préférez. Ici, je ne sais pas si vous le savez mais c'est le pays des dindons. On pourrait le rôtir en broche, comme jadis. J'ai toujours conservé le tourne-broche de mes prédécesseurs. Avant, ils se faisaient cuire des ortolans, des alouettes. Ah! Mon pauvre fils, perdu dans cette pluie! Et rien à manger! Je connais la rivière que vous avez rencontrée. C'est la Didine. On y prend de beaux brochets, des écrevisses, quelquefois un saumon. Ne buvez pas trop vite, c'est glacé, cela pourrait vous faire du tort. Doux Jésus, un errant! Il y a quarante ans qu'on n'est plus venu me demander asile. Quarante ans! Ni même un morceau de pain... Laissez-moi vous servir encore, c'est un vin très léger, très vitaminé et parfaitement digeste, On en donne aux ulcéreux. Cela calmera un peu votre estomac en attendant que l'on passe à table.*

(La couleur des abeilles, p. 27-28)

Malcolm s'apprête à prendre contact avec Passentier, directeur de galerie d'art à Courdes. Voici la description du personnage.

Si les peintres de Courdes ont collé à Passentier le sobriquet de type en toc, ce n'est pas seulement en raison de ses infirmités innombrables compensées par un appareil clinquant, mais avant tout pour mettre l'accent sur son manque fondamental de sincérité. Pourtant, cette réputation de faux jeton ne l'empêche pas d'être courtisé par les artistes qui n'ont pas encore la cote, car sa galerie est bien située, bien achalandée et jouit d'une renommée surfaite de couveuse à talents. Ses trois salles d'exposition sont garnies d'un bout à l'autre de l'année, et aux vernissages il fait servir du vrai champagne dans des flûtes en cristal. Il apparaît alors parmi les invités et les critiques, raide comme un tisonnier, appuyé sur sa célèbre canne en aluminium et poussant devant lui son pied bot fourré dans une énorme pantoufle. En plus des tares qui devaient peser sur lui à la naissance, Passentier a été frappé au cours de sa longue carrière par une incroyable série de calamités. Le crâne embroussaillé d'une perruque délavée par les teintures, le col coincé dans une minerve d'acier, il examine ses interlocuteurs d'un oeil perçant – l'autre étant de verre – et réajuste sans cesse le fil de son appareil auditif, ce qui lui permet de n'entendre que les propos qui lui seront utiles. Une prothèse mécanique et gantée de noir remplace la main qu'il a perdue et il s'en sert volontiers pour remettre d'équerre la rotule de sa jambe artificielle quand celle-ci se met à grincer sous l'effet de la fatigue. Aussi surprenant que cela puisse paraître, cet être à demi synthétique sourit quelquefois et montre alors une double rangée de dents en or qui scintillent sous l'éclat des spots. Ses déplacements se ponctuent d'une grêle de déclics et l'on entend même surgir de ses viscères d'étranges grondements qui confirmeraient certaines rumeurs, car on dit aussi que Passentier n'a plus qu'un tiers d'estomac, qu'il est criblé de pontages et qu'on lui a mis des artères en plastique, un pace-maker, un anus artificiel.

(La couleur des abeilles, p.57-58)

Au début du roman, une nouvelle famille s'installe à Champleure, hameau perdu. Leurs voisins, Rachel et Simon, les observent avec curiosité.

On ne les attendait pas avant midi, mais il est à peine onze heures quand Rachel surgit dans le hangar.

– Viens vite, ils arrivent!

Je laisse sur le côté les gants et le masque à souder, je la suis jusqu'à la cuisine, devant la fenêtre aux verres teintés où l'on ne risque pas de nous apercevoir.

Dès qu'ils ont garé leur petite auto bleue dans la cour, il s'est mis à tomber de véritables trombes d'eau. Ces gens-là ne sont sûrement pas nés pour la chance, parce qu'on n'a plus vu de pluie par ici depuis quinze jours.

Rachel est impatiente de savoir à quoi ils ressemblent. Moi, trois jours avant leur arrivée, je n'étais déjà plus dans mon assiette. Ce qui n'est pas bien clair me gâche les sangs et rien ne me paraît plus obscur que leur installation à Champleure.

– Je me demande ce qu'ils attendent, dit Rachel.

– Sans doute que la pluie cesse.

– S'ils ont peur de la pluie, ils ne vont pas se plaire ici.

L'averse s'épaissit et ils restent invisibles derrière les vitres couvertes de buée. Il faut attendre une grosse demi-heure pour qu'une éclaircie bouscule les nuées. C'est lui qui sort le premier. Il reste un moment plié en deux et se redresse lentement en se massant les reins. Il porte une tenue de sport et des mocassins de toile. Puis, c'est elle qui s'est jetée dehors, véritablement jetée, comme si elle suffoquait à l'intérieur. Elle pose le pied au milieu d'une grande flaque d'eau jaunie par les bouses. Les éclaboussures ont dû lui remonter jusqu'aux cuisses, car elle pousse un petit cri et se met à marcher à pas menus, les mains collées à sa jupe et les genoux serrés. Il s'accroupit devant elle, lui relève la jupe d'une main, et de l'autre lui tamponne longuement les jambes avec un mouchoir.

– Ça commence bien! persifle Rachel.

L'image des jambes blanches et nues maculées de souillures me laisse un instant muet. Je sens glisser sur moi le regard de Rachel,

ce regard de biais rapide comme un coup de faucille et capable de surprendre à tout moment le secret d'une émotion.

Quand les enfants sortent à leur tour, on voit bien qu'ils ont été mis en garde car ils marchent autour des flaques avec d'innombrables précautions. Une fillette pâle, pas plus épaisse qu'une chemise sur un manche de pioche, secoue dans la lumière sa longue chevelure rousse. Deux gamins mal assortis gesticulent autour d'elle : l'un petit, noir et râblé, l'autre blond et fluët avec des jambes interminables et de grandes oreilles.

– Ça m'étonnerait, dit Rachel, que ces trois enfants-là soient du même père. Regarde la petite... Pour faire un enfant roux à une femme blonde, il faut un homme roux, c'est obligé.

– Ne dites pas de bêtises.

Il m'arrive de la vouvoyer lorsque ses propos m'exaspèrent. Elle se raidit alors comme un serpent débusqué et, sans rien laisser paraître de son désarroi, change brusquement de conversation.

On les a vus rentrer en file indienne dans la maison et des volets se sont ouverts à l'étage.

– Il n'y a plus rien à voir, dit Rachel en s'approchant du fourneau. Allons manger notre soupe.

(Le maître des jardins noirs, p.7-8)

Un soir, Père tendit le cou et se figea brusquement. Je crus qu'un ennemi allait fondre sur nous et je me tins prêt à jaillir du nid. Pourtant, le ciel était tranquille et rien ne bougeait dans les ramures. Je vis le regard de Père s'animer d'une lueur effrayante. Son œil noir, d'une fixité absolue, s'était empli soudain de terreur et de haine. Les plumes de son cou se hérissaient comme sous l'effet d'un souffle violent. Mais il demeurait dans une parfaite immobilité et je compris qu'il m'engageait à en faire autant. Mère, qui s'était déjà assoupie, se raidit à son tour. Je cherchais en vain ce qui pouvait être à l'origine de cette frayeur soudaine quand j'aperçus

enfin, entre deux bouquets de bouleaux, une étrange silhouette. L'être qui avançait vers nous était tout en hauteur et ressemblait, de loin, à un arbre qui se serait mis en mouvement. Seules ses longues pattes ou, je ne sais comment dire, ses racines démesurées, remuaient lentement. Le reste du corps, parfaitement vertical, semblait taillé dans une matière molle qui se décomposait et se recomposait sans cesse. Le front à hauteur des branches, le pas régulier, il ne s'attardait jamais, pour humer l'air ou écouter le silence. Il suivait une piste certaine, sans détours inutiles, sans vagabondages. Il s'approcha encore et je distinguai qu'il avait des oreilles semblables à des coquillages, des yeux brillants, une bouche petite, assez proche de celle des rongeurs. Quand il passa sous notre arbre, son odeur me parvint et j'y reconnus un mélange infini de parfums familiers : l'eau des pluies, la vase, le lait, la laine des moutons, le bois brûlé... Aucune menace ne sourdait de cet être impassible et s'il n'y avait eu l'épouvante de mes parents, j'aurais été tenté de le suivre, de partager son voyage secret et même de me poser en douceur devant ses pas.

(L'oiseau des morts, p. 17-18)

Synthèse

André-Marcel Adamek n'est pas un auteur prolifique. Pourtant, en quelques romans, il a réussi à se faire une place de choix dans les lettres françaises. Ses romans, chaque fois, appréciés par le public et par la presse, ont le don d'ouvrir au plaisir de la lecture. Cette faculté qu'a l'auteur de charmer ses lecteurs est le fruit d'un style clair et vivant et, ce qui est primordial dans son oeuvre, due aussi au fait qu'Adamek est un raconteur d'histoires.

Pas question avec lui de se perdre dans des considérations abstraites ou dans des envolées stylistico-linguistiques qui n'apportent rien que du vent. Adamek est un écrivain du quotidien, du concret, un enfant de la nature et de la simplicité qui réussit, au fil de ses romans, à faire partager son émerveillement pour la vie ordinaire.

Quoi de plus banal, en effet, que l'installation de citadins dans un village perdu, comme dans *Le maître des jardins noirs*? Qui ne rêve pas d'inventions un peu folles dont profiterait l'humanité, comme dans *Le fusil à pétales*? Qui de plus simple que cet homme qui a raté sa vie et qui décide de devenir planteur d'ananas sur une île des Tropiques dans *Un imbécile au soleil*? Et, enfin, cet autre homme de génie qui se transforme en assassin dans *La couleur des abeilles*, qui est-il d'autre que les multiples personnages inavouables que nous portons au fond de nous et dont nous laissons parfois sortir des bribes dans nos enthousiasmes ou dans nos colères?

Adamek démarre ses histoires sur de petits riens qui se transforment au fil des récits pour souvent entraîner ceux-ci dans une dimension fantastique, clairement exprimée dans *Le fusil à pétales* et plus discrète dans les autres romans. Les divers éléments mis en place se recourent, se rassemblent et finissent par tisser une toile

inextricable qui enferme les héros et qui, dans chacun des quatre romans analysés pour cette étude, les conduit à la disparition ou à la mort. Alphonse, Nathalie, Reine et Tristan s'évanouissent dans le ciel à la fin du *Fusil à pétales*. L'*imbécile au soleil* voit son rêve détruit par des soldats en armes au terme du roman. Malcolm Marloch est condamné à la fin de *La couleur des abeilles* et Simon meurt, prisonnier d'un tombeau naturel, dans les dernières pages du *Maître des jardins noirs*.

Pourtant, malgré le côté noir évident des livres d'Adamek, à aucun moment, le lecteur n'éprouve de sentiment de gêne ou de déprime. Assassins, gangsters d'occasion, voyeurs, ratés, sans atouts, les personnages sont tous des inventeurs de vie. La «noirceur» d'Adamek est toujours teintée de fantastique et de féerie. Principaux ou secondaires, ses personnages ont tous une réelle présence attachante. Leur sensibilité et leur justesse touchent et, même quand ils choisissent une voie négative comme Marloch ou le Chleu d'*Un imbécile au soleil*, il y a, derrière leurs actes, une force intérieure mal utilisée, mais incontestablement prégnante.

La vie sourd des histoires d'Adamek, comme l'eau jaillit d'une source, comme une odeur de bonheur s'échappe d'un pain en train de cuire. Tout se passe entre les lignes, dans l'indicible. Planteur d'ananas, agriculteur, fermier, peintre maudit, malade en sursis, chacun des personnages d'Adamek est avant tout un homme ordinaire. Et les femmes-fées, Maïké, Reine, Anaïs ou la petite Aimie transfigurent cet ordinaire tout en le respectant et en l'aimant. Chez Adamek, les assassins, les imbéciles, les fous et les originaux ont droit à la vie: il les observe avec l'oeil du biologiste, les dissèque sans pitié et les débusque dans leurs plus profondes cachettes. Jamais, pourtant, il ne les condamne. Il leur offre une femme aimante qui connaît les vertus de l'essentiel et qui les soutient, même dans le gouffre de leur solitude.

Les trois romans publiés ces dernières années sont de la même veine; l'étonnant et somptueux récit fait par une corneille dans *L'oiseau des morts* nous amène, par un chemin original, au plus profond de notre condition humaine, la terrible *Fête interdite* nous

invite à rencontrer des personnages hauts en couleurs et à pénétrer dans le secret et dans l'audace de leur existence, la solitude décrite dans *Le plus grand sous-marin du monde* nous conduit dans les méandres de nos interrogations les plus fragiles et les plus folles. Chaque roman est remarquable par son style enlevé et original. Dans *L'oiseau des morts*, particulièrement, Adamek réussit la prouesse stylistique de *nous offrir le langage des oiseaux comme gardien du chant de la création*, ainsi que le note l'éditeur sur la quatrième de couverture : un bijou de vie et d'écriture qui a d'ailleurs été couronné par le Prix triennal du roman de la Communauté Française en 1997.

Sans qu'il y paraisse au premier abord, tous les livres d'Adamek sont une invitation à la relation humaine véritable. Entre les mots, dans les non-dits et dans les histoires, les personnages se donnent les uns aux autres discrètement, mais en profondeur. Étonnant, l'échange des présences entre Anaïs et Simon dans *Le maître des jardins noirs* et, plus encore, celui des cœurs de Quentin et de Michel dans le même livre. Étonnant, le sacrifice de Berluet dans *Le fusil à pétales*, publié quelque vingt ans plus tôt. Troublante, la relation entre Kim et Max dans *Le plus grand sous-marin du monde*. Bouleversante, leur mort.

Des quantités d'autres exemples pourraient être cités, mais ils éloigneraient de l'essentiel : la rencontre avec les livres d'André-Marcel Adamek qui sont chacun des univers dans l'Univers, des morceaux de vie dans la Vie et qui invitent leurs lecteurs à « se laisser faire », à retourner à l'émerveillement de l'enfance où chacun de nous prenait un plaisir fou à se laisser raconter des histoires.

Frank Andriat